

L'essentiel pour nous, est que la jouissance éprouvée, le plaisir ressenti, l'être se retrouve en pleine possession de son individualité. Peu importe alors comment le plaisir est amené ou créé, pourvu qu'il y ait plaisir – plaisir mutuel, plaisir isolé ou associé, plaisir obtenu sans contrainte ni tromperie, plaisir soumis à la volonté de celui ou de ceux qui le recherchent, le réalisent, le raffinent, le compliquent même⁴⁰.

Le discours sur l'homosexualité tel qu'il est tenu dans ces années-là chez les anarchistes individualistes peut nous paraître très dépassé voir réactionnaire. Il repose principalement sur un argumentaire médical dont on connaît, tout rationnel qu'il soit, la capacité à créer de nouvelles normes, codifications et séparations ou sur la valorisation d'un homme nouveau, un esthète, puissant et débarrassé du féminin. À aucun moment les femmes ne sont vraiment prises en compte, ni ne semblent intervenir dans ce débat⁴¹. Certains collaborateurs d'Armand prétendent même résoudre les difficultés de la camaraderie amoureuse, jalousie ou risques de grossesse, en valorisant les relations homosexuelles masculines. Et si le lesbianisme est également pratiqué et revendiqué par des intellectuelles ou des artistes qui écrivent des romans ou des textes sur leur homosexualité, il n'existe pas de courant qui en fait une revendication politique. Les anarchistes individualistes restent plutôt silencieux à ce sujet et aucune femme – du moins dans l'entourage de *L'En-dehors* – n'évoque ou n'affirme son homo ou bisexualité. Les conditions qui permettraient aux femmes de prétendre à leur indépendance des hommes tant sur le plan sexuel qu'économique ou social intéressent nettement moins leurs camarades que l'amour libre et la camaraderie amoureuse.

Néanmoins, toutes ces réflexions peuvent être saluées pour leur ténacité à replacer le désir au cœur de toute chose et leur volonté de comprendre l'intime, le corps dans leurs critiques plus générales de ce monde. Même si l'enthousiasme d'Armand pour la camaraderie amoureuse est parfois sans limites...

Envisagée comme une méthode, développée internationalement, la camaraderie amoureuse – du fait qu'elle impliquerait disparition de la jalousie, de l'exclusivisme, du propriétaire sexuel, du couple, des distinctions de race, de couleur ou d'apparence – devrait conduire à l'abolition des préjugés de classe, de frontière et de patrie⁴².

Luce Turquier



40. *Ibid.*, p. 28.

41. E. Armand précise tout de même que l'homosexualité féminine n'a pas été étudiée avec autant de soin que l'homosexualité masculine et que les anarchistes individualistes ne font pas de distinction entre l'une et l'autre. E. Armand, *L'Homosexualité, l'onanisme et les individualistes*, op. cit., pp. 18 et 20.

42. E. Armand, « Notre point de vue », *L'en-dehors*, n° 222-223, mi-janvier 1932.

« Libération sexuelle »

féminisme et anarchie

Le renouveau du mouvement libertaire

à la fin du XX^e siècle

Daniel Colson



L'IDÉE DE « LIBÉRATION SEXUELLE » EST INTIMEMENT liée au renouveau du projet et de la pensée libertaires à la fin du siècle dernier pour deux principales raisons. D'abord, comme ligne de partage avec les tenants marxistes (si longtemps dominants) d'une révolution strictement politico-économique renvoyant le sexe à des marges ou des coulisses insignifiantes – un « verre d'eau » disait Lénine – ; et cela, dans le cadre d'organisations autoritaires et contraignantes très proches des modèles religieux les plus répressifs sur la question du sexe. Ensuite comme « révolution » immédiatement réalisable, à la portée de tous pourrait-on dire, apparemment tout du moins, comme la suite devait le montrer.

Depuis la prolifération anarchique des « communautés » jusqu'aux développements théoriques « anarcho-désirants » les plus complexes (*L'Anti-Cédipe*¹ de Deleuze et Guattari par exemple), et à côté du renouveau éphémère des luttes sociales syndicalistes et autonomes, la « libération sexuelle » ouvrait à l'anarchisme et aux idées antiautoritaires un vaste champ d'action et de développement : expérimentations, ruptures et affrontements avec tous

1. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *L'Anti-Cédipe : Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.

les appareils répressifs de la société d'alors ; possibilité d'agir soi-même, directement ; prise en compte de la vie quotidienne, etc.

On aurait tort de sous-estimer l'importance de ce mouvement multiforme qui, au-delà des pratiques politiques et sociales proprement dites, risque bien de constituer, avec du recul, une des principales et positives dimensions des événements de la fin des années soixante et du début des années soixante-dix. Mais on n'aurait pas davantage raison d'ignorer la façon dont ce mouvement, transformé en « libération des mœurs », a pu, dès sa naissance, donner des armes à l'ordre qu'il combattait, lui fournir de nouveaux et subtils moyens de contrôle, d'incitation et d'assujettissement, et se transformer lui-même, au fil du temps, en simples défenses de « droits » et de protections juridiques garanties par l'État (mariages gays et lesbiens, avortement, lois contre l'homophobie, contre le harcèlement sexuel, etc.). Des droits et des protections dérisoires, que le moindre changement politique et retour en force d'un monde oppresseur, religieux et traditionnel, inchangé suffirait à balayer ; dès lors que délaissant la proie pour l'ombre, les mouvements nés de mai 68 ont renoncé ou se sont retrouvés incapables d'agir directement, au milieu des choses, en confiant à l'État le soin de leurs intérêts² ; et, surtout, en ignorant l'immensité et l'âpreté du combat pour l'émancipation, cette « lutte inexpiable [...] entre les servitudes et les libérations », « au plus profond du mélange obscur des corps » dont parle Deleuze à propos de *l'Éthique* de Spinoza³.

On aurait tort surtout de ne pas voir, du point de vue anarchiste, l'impasse, les échecs, mais aussi les métamorphoses d'un mouvement pourtant aussi intimement lié à ce dont le projet libertaire est lui-même porteur. C'est ce dernier point que je voudrais maintenant examiner.

LA VIOLENCE ET LA CRUAUTÉ DES PRATIQUES AMOUREUSES ET SEXUELLES QUI ONT SUIVI LES ÉVÉNEMENTS DITS DE MAI 68

Pour ce qui concerne ma génération (ceux et celles qui ont eu vingt ans dans les années soixante), il faudrait réunir ici tous les témoignages disponibles sur les réalités pratiques et les effets concrets des mouvements, dits de « libération sexuelle », au lendemain de mai 68. Il faudrait saisir de l'intérieur des innombrables et répétitives expériences des uns et des autres, l'ambivalence d'un

mouvement qui, à la manière des autres « libérations » d'alors (principalement « nationales »), a pris la forme d'une guerre ouverte (mais de tous contre tous, et contre soi-même). Il est difficile, après coup, de restituer pleinement l'âpreté, la somme de souffrances et de petits bonheurs plus ou moins empoisonnés qu'elle a pu susciter ; la violence, le mépris, le dogmatisme, la naïveté et les effets de domination de ses justifications politico-thérapeutiques ; l'appropriation des femmes et des militantes de base par les mâles dominants et autres chefs politiques et idéologiques ; grossièrement et classiquement dans les organisations d'extrême gauche traditionnelles, mais aussi dans l'élitisme aristocratique et libertin (tout aussi traditionnel) des groupes les plus convaincus d'incarner les transformations en cours⁴. Il faudrait saisir, de l'intérieur, une guerre du sexe et des sexes tenant à la fois, en raison de son contexte et de ses justifications idéologiques, de l'extrême dureté des rapports politiques d'alors, dominés par le marxisme et le freudo-marxisme et, à la fois, de cette autre guerre tout aussi féroce et cynique que le « libéralisme » économique était sur le point d'introduire et de disséminer un peu partout dans nos manières de vivre et de penser le monde. Il faudrait — ce que je ne ferai pas ici —, analyser en détail le bilan très négatif que toute notre génération a pu tirer, en le disant ou non, de ces années-là. Un bilan et l'aura désastreuse d'une expérience collective qui permettent de comprendre la façon dont chacun et chacune a pu revenir à des comportements et des solutions beaucoup plus prudentes et traditionnelles, mais aussi la soif illusoire de normalité officielle ; ou encore et plus généralement, comment les pratiques de la génération suivante ont pu massivement se détourner d'aventures personnelles et collectives aussi naïves et sauvages, revenir au couple, faire des enfants, y compris dans les milieux les plus radicaux d'aujourd'hui.

L'IRRUPTION DÉTERMINANTE DU FÉMINISME

Étant moi-même une *sorte* d'homme, donc une singularité, mais « particulière », et pas forcément la mieux équipée pour survivre dans une guerre du sexe où certes l'on meurt moins que dans d'autres (mais il est de multiples manières de mourir), je voudrais au moins témoigner de la brusque éclaircie qu'a constitué, dans le ciel d'ici-bas et pour un certain nombre d'entre nous (« hommes »),

4. Voir ici, pour ce qui concerne les « situationnistes » et sur ce problème de la sexualité, le caractère très éclairant de la correspondance de Guy Debord.

2. Un vieux problème qui déborde le seul domaine de la sexualité. Un problème qui est au cœur du clivage au sein du mouvement socialiste entre l'anarchisme et les différentes formes de socialismes marxistes et qui, conjoncturellement, a resurgi dès la fin des années soixante-dix avec la victoire politique annoncée, à la Pyrrhus, de la « gauche », la bureaucratisation des syndicats et des mouvements associatifs, à travers la reconnaissance officielle et dérisoire de leurs « droits ».

3. Gilles Deleuze, *Critique et Clinique*, Paris, Éditions de minuit, 1993, p. 182.



l'irruption du féminisme, l'autonomisation et le séparatisme, dans le contexte d'alors, d'un grand nombre d'amies et de militantes, et la façon dont ce passage à l'acte si clairement libertaire a brutalement déchiré la voile d'ignorance des mensonges intéressés, des injonctions, des mépris, les filets d'une « libération sexuelle » n'ayant que très peu de rapports avec l'émancipation.

Natacha Chetcuti souligne bien, dans ce numéro de *Réfractations*, la dimension masculine de cette « révolution sexuelle » qui devait triompher quelque temps sur la scène publique et militante, et que le féminisme venait couper (si l'on peut dire) en imposant un paysage et une perception de l'émancipation radicalement transformés ; et cela, de deux grandes façons.

La première est à mon avis la plus discutable d'un point de vue libertaire ; mais elle a tout d'abord présenté un grand intérêt (de transition) et on pourrait la résumer ainsi. À l'intérieur d'un fond commun à tous les mouvements révolutionnaires du moment — marxistes, anarchistes ou ultra-gauche (cette forme particulière de marxisme) — essentiellement construits sur la lutte de classes, la guerre du prolétariat contre la bourgeoisie et contre le Capital, le féminisme imposait brusquement un autre clivage tout aussi fondamental à ses yeux, la lutte des sexes, la lutte des femmes contre la domination des hommes, la lutte contre le Patriarcat, une

“Le féminisme impose un autre clivage fondamental, la lutte des sexes”

entité jusqu'ici imperceptible (ou si peu) et qui, dans l'idée de révolution, était affirmée comme tout aussi fondamentale que le Capital des vieux et différents courants du socialisme révolutionnaire. Sans doute, en passant de l'un à l'autre ou en combinant les deux, le paysage ainsi modifié restait-il largement soumis à de grandes entités surplombantes et fondatrices finalement assez proches dans leurs effets sur les idées et les pratiques d'émancipation politique qui avaient cours ces années-là. Sur le « modèle marxien » dont parle N. Chetcuti, les théories du féminisme radical naissant pouvaient sans trop de changements, du point de vue de la pensée tout du moins, se couler comme naturellement dans les habitudes et les pratiques du marxisme hégémonique : le Patriarcat prenant la place du Capital, et les femmes celles du prolétariat. Il reste, d'un point de vue anarchiste,

que passer de Un à Deux (même avec des majuscules) n'était pas sans de grandes conséquences, un peu comme si dans le monothéisme le plus strict, on venait brusquement de découvrir qu'il n'y avait pas seulement un Dieu, mais deux. Du point de vue de la pensée libertaire le plus dur était fait, et de deux il ne s'agissait pas seulement de passer à trois (la « trinité » du christianisme par exemple), mais à quatre, cinq, six, pour arriver très vite aux « dix milles vivants » du *Tao-te King*, c'est à dire, sur le modèle anarchiste cette fois, à la démultiplication infinie et singulière des rapports de pouvoir et de leurs compositions possibles.

Paradoxalement, en faisant surgir une nouvelle divinité diabolique et explicative — le *Patriarcat* —, le féminisme naissant introduisait un doute plein d'avenir sur le caractère exorbitant et trompeur des divinités en général, des explications par le tout ou par un premier moteur.

La seconde rupture introduite par l'irruption du féminisme dans la géographie des mouvements révolutionnaires des années soixante-dix, et plus spécialement dans leurs références à la « libération sexuelle », est beaucoup plus déterminante pour la suite. En mettant un terme à l'invisibilité de la domination des hommes sur les femmes, en révélant le caractère retors de ses pièges et de ses dispositifs, le féminisme qui surgissait au début des années soixante-dix, ne se contentait pas de révéler la grossièreté et la naïveté intéressées d'une injonction à la libération sexuelle si visiblement au service et dans l'intérêt des hommes ; une « libération » qui les autorisait enfin à déployer ouvertement leurs luttes pour l'appropriation des femmes (et des enfants)⁵ ; en facilitant ainsi sinon le combat ou la rivalité qui les opposait entre eux, tout du moins, et du côté des femmes cette fois, les moyens d'y parvenir, à travers des idées (rétrospectivement tragi-comiques) comme celle de la « femme libérée » (ou de l'« enfant libéré »⁶), c'est-à-dire rendue disponible sur le marché masculin des désirs de tous et de chacun.

En partant d'une question imperceptible jusqu'ici, mais qui était au cœur des relations entre les hommes et les femmes et donc de la partie la plus visible du champ de la sexualité, en affirmant un clivage aussi radical que celui de la vieille lutte des classes, mais dans la mêlée confuse et passionnelle des cuisines, des lits, des rêves et des chambres à coucher (« au plus profond du mélange obscur des corps » dont parle Deleuze), en mettant radicalement en question les codifications et les identités vécues jusqu'ici comme

5. Je laisse ici de côté (dans les placards) les questions posées, dans ces années-là, autour de la « sexualité des enfants », sur l'intensité de ce problème qui mériterait de longues considérations. Voir, entre autres un certain nombre de numéros de la revue *Recherches*, les premiers travaux de René Scherer ou encore l'affaire dite « du Corral ».

6. Et bien que le problème soit assez nettement différent.

naturelles et intangibles du « masculin », du « féminin » et de leurs rapports, le féminisme, sous sa forme la plus radicale tout du moins, faisait exploser la question de la « libération sexuelle ». Il dissipait le caractère aveuglant et religieux d'une « sexualité » pensée comme une sorte de pulsion naturelle et bonne, aussi simple et fondatrice que l'appétit ou le désir de liberté ; une puissance ou un désir d'un seul tenant partout entravé, refoulé et opprimé par l'amoncellement vermoulu et odieux de codes et d'institutions dépassés par le mouvement de l'histoire, et qu'il suffisait, à la manière du prolétariat, de « libérer » de ses chaînes.

L'ANARCHIE

Le Capital ! Le prolétariat ! La Révolution ! La Cause du Peuple ! La Libération nationale ! La Libération sexuelle ! À ces grands signifiants des discours révolutionnaires d'alors, et derrière ou avec eux, les innombrables piliers et clés de voûte des ordres impériaux. L'État ! La Nation ! Le Communisme ! Le Président ! Le Grand Timonier ! Le Parti ! Le féminisme radical naissant pouvait bien essayer de substituer quelques référents ou drapeaux comparables : le Patriarcat, la Cause des femmes, ou le « M.L.F. » par exemple. Mais comme le montre ce dernier sigle, très vite transformé en simple marque déposée, le féminisme, en raison de l'extrême dispersion, mais aussi de l'étroite intrication de ses questions et de ses lieux d'émergence – au milieu des choses, des situations, dans la singularité très souvent contradictoire des rapports les plus immédiats et les plus minuscules – échappait à toute logique politique et militaire, à toute constitution d'un camp nettement défini, doté de ses appareils et de ses organisations spécialisées, à la manière des églises, des sectes et des partis qui – des formes autoritaires des vieux mouvements ouvriers aux luttes de libération nationale – avaient jusqu'ici occupé la scène et l'imaginaire des projets et des mouvements révolutionnaires⁷. Parce qu'il était à la fois radical et infiniment multiple dans ses enjeux, ses implications et ses sources d'existence, le féminisme qui naissait dans les années soixante-dix du siècle précédent, en entreprenant entre autres choses, de transformer de fond en comble la question du sexe et de sa « libération », ne pouvait pas plus donner naissance à un « parti » révolutionnaire (même imaginaire) qu'il ne s'identifiait aux mouvements des suffragettes des décennies précédentes

7. Pour avoir une petite idée de cette richesse anarchique du féminisme naissant, voir le livre collectif, *Chronique d'une passion, le Mouvement de libération des femmes* : Lyon 1970-1980, Paris, L'Harmattan, 1989.



Photo : Maria Llopis

par exemple ou, d'une façon contemporaine, à ce qu'était en train de devenir un mouvement d'opinion comme l'écologie – sous sa forme « politique » tout du moins et au sens le plus vulgaire du mot politique. De même que la « Libération sexuelle » s'était (par bonheur pour le projet libertaire, et même si c'était d'une façon calamiteuse) retrouvée engloutie et disloquée dans un maquis d'interactions inextricables, contradictoires, labyrinthiques, et infinies dans l'implication et la singularité absolue de ses situations vécues, de même, en raison de sa radicalité (au sens premier du mot), de sa nouveauté, mais aussi des réalités intimes, locales et polymorphes où il puisait ses forces et ses raisons d'être, le féminisme en train de naître contribuait à son tour à récuser tout modèle partisan, religieux ou étatique.

Féminisme radical, avatars d'une « libération sexuelle » passée au crible anarchique de l'expérience immédiate, développement, un peu partout dans le monde, de pratiques émancipatrices locales et multiformes, mais aussi *effondrement* des grands projets totalitaires et totalisants et développement d'une pensée qui, renouant avec toute une tradition cachée, entreprenait de déconstruire les grandes architectures autoritaires de la philosophie dominante. Tous ces événements, dès la fin des années 1970, ne se contentaient pas de déconstruire et de rendre caduque le vieux mot d'ordre freudo-marxiste de la « libération sexuelle ». En contribuant à repenser la question de la « sexualité » dans le cadre beaucoup plus vaste et complexe des affects, du corps et des rapports de pouvoir, en lui enlevant son caractère divin, aveuglant et trompeur, en la recomposant dans d'autres agencements de pensée, de vie, et d'action politique, féminisme, pratiques émancipatrices et pensée subversive de la fin du XX^e siècle contribuaient d'une façon décisive à redonner ou plus précisément à donner force et sens au concept oublié d'*anarchie*, ce cri et cette affirmation dont même les anarchistes avaient pu sembler se détourner⁸ ; cette démultiplication à l'infini de forces associées, seule capable de produire un monde émancipé⁹.

8. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer le grand nombre et l'importance des brochures portant sur cette idée-force du projet libertaire, avant 1914, et de la part des théoriciens et des leaders les plus importants (Malatesta, Reclus, Kropotkine..), avec le silence qui suit, lorsque les conditions d'existence des mouvements libertaires disparaissent un peu partout dans le monde, pendant plusieurs décennies et avant qu'elles ne resurgissent à partir de la fin des années 1960.

9. Sur la puissance de développements émancipateurs du féminisme radical et sur son insertion dans un tissu révolutionnaire beaucoup plus large, voir *Réfractations* n° 24, en particulier les entretiens avec Pilar et Sophian.



Daniel Colson